

REVELATEUR

JOURNAL PROPHÉTIQUE.



L'esprit prophétique est naturel à l'homme.
DE MAISTRE.

SOMMAIRE.

L'avenir social. — Justice divine. — Calculs cabalistiques. — Anagrammes. — La monarchie à l'hôpital. — Prédiction de Cazotte. — La divination jugée. — Révélation de Cagliostro. — Le somnambulisme reconnu. — Signes célestes. — Chant des travailleurs.

L'avenir social.

Rien n'arrive qui n'ait été prédit. A toutes les époques de transition, il s'est trouvé des gens, appelés fous par les uns, inspirés par les autres, qui ont annoncé la venue des événements futurs, afin que les populations, initiées à leurs destinées, se préparent à les accomplir. On sait que c'est sur l'accomplissement des prophéties que reposent la plupart des croyances religieuses. Il semble que Dieu prenne soin d'avertir de ses desseins afin que personne n'en ignore, et qu'au jour de l'événement chacun soit prêt. Toutes les grandes âmes qui ont guidé les peuples, généraux, législateurs ou poètes, ont eu des inspirations. C'est ainsi qu'un génie contemporain a dit :

« Un avenir sera, un avenir puissant, libre dans toute la plénitude de l'égalité évangélique; mais il est loin encore, loin, au delà de tout horizon visible : on n'y parviendra que par cette espérance infatigable, incorruptible au malheur, dont les ailes croissent et grandissent à mesure que tout semble la tromper, par cette espérance plus forte, plus longue que le temps, et que le chrétien seul possède. Avant de toucher au but, avant d'atteindre l'unité des peuples, la DÉMOCRATIE NATURELLE, il faudra traverser la décomposition sociale, temps d'anarchie, de sang peut-être... »

CHATEAUBRIAND (1).

Justice divine.

Dans un écrit intitulé : *Solution des grandes questions qui agitent la France*, publié en 1844, se trouve la prédiction formelle de la chute du gouvernement dynastique et l'annonce du régime républicain. Voici comment l'auteur s'exprime :

« Nous avons assez dit; il est temps de conclure; nous le ferons par une prophétie de logique et même de sens commun.

Après avoir établi que le gouvernement de juillet a été ingrat envers ceux qui l'ont élevé et soutenu, l'auteur conclut que, ayant manqué à son principe, la générosité, il périra aussi sans lui. C'est bien ce qui est arrivé.

Poursuivant cette déduction de conséquence en conséquence, l'auteur arrive à dire ces paroles remarquables :

« Mais M. Guizot, ou ses pareils, auront beau faire, et surtout beau dire aussi, et même encore mieux, il faut qu'ils sachent, et ils doivent n'oublier jamais, et à la chambre surtout, que, pour eux, si petits Bonaparte, encore mieux que pour le Grand :

La roche tarpéienne est près du Capitole.

» La Roche Tarpéienne, en 1789, ce fut la Montagne patriotique; — en 1814, ce fut l'Etrangère; — en 1830, le Pavé; — de 1844 à 1850, si on continuait de n'y pas penser, ce serait l'Enceinte continue, grosse à la fois de Pierres, de terre et de feu (la Pierre joue, et pour cause, le plus grand rôle de la Création).

» Similitudes apocalyptiques à part, la sorte de gouvernement, née des hautes justices nationales, la république, aura lieu, tôt ou tard, en France, une seconde fois, précisément parce qu'elle a eu lieu une première.

(1) *Essai sur la littérature anglaise*, t. II, p. 397, Paris, 1836.

» Elle aura lieu...., parce qu'elle existe.
» Et la soi-disant *Meilleure des Républiques*, sans une suite de miracles, est essentiellement grosse de celle qui lui est opposée. »

Calculs cabalistiques.

Un philosophe chrétien a dit : « L'homme s'agit et Dieu le mène. » Cette pensée cesse d'être un paradoxe quand on considère que certains événements s'accomplissent en dehors de toute probabilité, d'autres malgré les préparatifs faits pour les empêcher. On sait que les cabalistes prétendent que, tout étant lié par des rapports numériques, ils peuvent calculer d'avance la destinée des hommes et des choses. Voici quelques exemples de ces calculs, dus à M. Cahagnet, déjà cité pour ses *Arcanes de la vie future dévoilés*.

REMARQUES SUR LOUIS XVI.

Il fut sacré en.	1775
Le 14 juin.	4
Il était le 16 ^e du nom.	4
Il régna 18 ans.	4
	— 8

Le total de cette addition est 1793, année de sa mort.

SUR NAPOLÉON.

Les revers de Napoléon datent de 1812, à la campagne de Russie; additionnant 1812 cabalistiquement, en superposant les chiffres, on trouve le nombre 12, que l'on pose sous 1812 de cette manière :

1812	4
12	2
On obtient.	1815 Sa chute.
Additionnant 1815 de la même façon	4
L'on trouve le nombre 15.	5
On obtient.	1821 Sa mort.

SUR LE NOUVEAU RÉGNE DES BOURBONS.

Ils sont rentrés en.	1815 Ajouter ce même nombre
sous le premier.	4
	8
	4
	5
On obtient	1830 Leur chute.

SUR LOUIS-PHILIPPE.

Il fut élu roi en.	1830
En faisant la même	4
opération.	8
	3
	0

On obtient 1842 Mort du duc d'Orléans.

Si l'on additionne comme précédemment le nombre fourni par cette opération, on obtient celui de 15 qu'on place sous 1842, ainsi

1842	4
15	5
On arrive à.	1848 Sa chute.

En présence de tels faits l'homme consciencieux se demande : Que peut l'aveugle raison contre la destinée ? Que peut la volonté de l'homme contre la volonté de Dieu ?

Anagrammes.

Il n'y a rien, dans le langage de la nature, qui soit sans signification; même ce qui paraît futile aux

esprits superficiels a un sens précis. L'anagramme ainsi considéré n'est point un pur effet du hasard, un jeu de l'esprit; c'est le sens caché d'un mot qui marque la destinée de qui le porte. Qu'on en juge par ces exemples :

Lamartine. *Mal t'en ira.*
Sainte-Alliance. *Sainte-Canaille.*

La monarchie à l'hôpital.



M. Guizot cherchant à ranimer la royauté expirante.

Prédiction de Cazotte.

Dans un nouveau festin de Balthazar, composé de philosophes, Cazotte, comme un nouveau Daniel, annonce aux convives leur fin prochaine. C'est la Harpe qui nous a conservé l'histoire de cette scène étrange (1). Toutes les personnes qui connaissent l'histoire de notre première révolution reconnaîtront que cette prophétie s'est accomplie à la lettre.

« Il me semble, dit la Harpe, que c'était hier, et c'était cependant au commencement de 1788. Nous étions à table chez un de nos confrères à l'Académie, grand seigneur et homme d'esprit. La compagnie était nombreuse et de tout état, gens de cour, gens de robe, gens de lettres, académiciens, etc. On avait fait grande chère, comme de coutume. Au dessert, les vins de Malvoisie et de Constance ajoutaient à la gaieté de bonne compagnie cette sorte de liberté qui n'en gardait pas toujours le ton. On en était alors venu dans le monde au point où tout était permis pour faire rire. Champfort nous avait lu de ses contes insipides et libertins, et les grandes dames avaient écouté sans avoir recours à l'éventail. De là un déluge de plaisanteries sur la religion. L'un citait une tirade de la *Pucelle*; l'autre rappelait ces vers philosophiques de Diderot :

Et des boyaux du dernier prêtre
Serrer le cou du dernier roi.

Et d'applaudir. Un troisième se lève, et tenant son verre plein : « Oui, messieurs, s'écrie-t-il, je suis aussi sûr qu'il n'y a pas de Dieu que je suis sûr qu'Homère est un sot; » et, en effet, il était sûr de l'un comme de l'autre.

» La conversation devient plus sérieuse; on se répand en admiration sur la révolution qu'avait faite Voltaire, et l'on convient que c'est le premier titre de sa gloire. « Il a donné le ton à son siècle, et s'est fait lire dans l'antichambre comme dans le salon. » Un des convives nous raconta, en pouffant de rire, que son coiffeur lui avait dit, tout en le poudrant : « Voyez-vous, monsieur, quoique je ne sois qu'un misérable carabin, je n'ai pas plus de religion qu'un autre. »

(1) Voyez ses *Oeuvres choisies et posthumes*.

On conclut que la révolution ne tarderait pas à se consommer, qu'il faut absolument que la superstition et le fanatisme fassent place à la philosophie, et l'on en est à calculer la probabilité de l'époque et quels seront ceux de la société qui verront le règne de la raison. Les plus vieux se plaignaient de ne pouvoir s'en flatter; les jeunes se réjouissaient d'en avoir une espérance très-vraisemblable, et l'on félicitait surtout l'Académie d'avoir préparé le grand œuvre, et d'avoir été le chef-lieu, le centre, le mobile de la liberté de penser.

Un seul des convives n'avait point pris de part à toute la joie de cette conversation, et avait même laissé tomber doucement quelques plaisanteries sur notre bel enthousiasme : c'était Cazotte, homme aimable et original, mais malheureusement infatué des rêveries des illuminés. Son héroïsme l'a depuis rendu à jamais illustre.

Il prend la parole, et du ton le plus sérieux : « Messieurs, dit-il, soyez satisfaits, vous verrez tous cette grande et sublime révolution que vous désirez tant. Vous savez que je suis un peu prophète; je vous le répète, vous la verrez. » On lui répond par le refrain connu : — Faut pas être grand sorcier pour ça. — « Soit, mais peut-être faut-il l'être un peu plus pour ce qui me reste à vous dire. » Savez-vous ce qui arrivera de cette révolution, ce qui en arrivera pour vous tous, tant que vous êtes ici, et ce qui en sera la suite immédiate, l'effet bien prouvé, la conséquence bien reconnue ? — Ah ! voyons, dit Condorcet avec son air sournois et niais; un philosophe n'est pas fâché de rencontrer un prophète. — « Vous, monsieur Condorcet, vous expirez étendu sur le pavé d'un cachot; vous mourrez du poison que vous aurez pris pour vous dérober au bourreau, du poison que le bonheur de ce temps-là vous forcera de porter toujours sur vous. »

Grand étonnement d'abord; mais on se rappelle que le bon Cazotte est sujet à rêver tout éveillé, et l'on rit de plus belle. — M. Cazotte, le conte que vous nous faites ici n'est pas si plaisant que votre *Diable amoureux*. Mais quel diable vous a mis dans la tête ce cachot, ce poison et ces bourreaux? Qu'est-ce que tout cela peut avoir de commun avec la philosophie et le règne de la raison? — « C'est précisément ce que je vous dis; c'est au nom de la philosophie, de l'humanité, de la liberté, c'est sous le règne de la raison qu'il vous arrivera de finir ainsi, et ce sera bien le règne de la raison, car alors elle aura des temples, et même il n'y aura plus dans toute la France en ce temps-là que des temples de la raison. » — Par ma foi, dit Champfort avec le rire du sarcasme, vous ne serez pas un prêtre de ces temples-là. — « Je l'espère; mais vous, M. de Champfort, qui en serez un, et très-digne de l'être, vous vous couperez les veines de vingt-deux coups de rasoir, et pourtant vous n'en mourrez que quelques mois après. » — On se regarde et on rit encore. — « Vous, M. Vicq-d'Azyr, vous ne vous ouvrirez pas les veines vous-même, mais, après vous les avoir fait ouvrir six fois dans le même jour au milieu d'un accès de goutte, pour être plus sûr de votre fait, vous mourrez dans la nuit. Vous, M. de Nicolai, vous mourrez sur l'échafaud; vous, M. Bailly, sur l'échafaud; vous, M. de Malesherbes, sur l'échafaud. — Ah ! Dieu soit béni, dit Roucher, il paraît que monsieur n'en veut qu'à l'Académie; il vient d'en faire une terrible exécution; et moi, grâce au ciel!... — « Vous ? » vous mourrez aussi sur l'échafaud. — Oh ! c'est une gageure, s'écrie-t-on de toutes parts, il a juré de tout exterminer. — « Non, ce n'est pas moi qui l'ai juré. » — Mais nous serons donc subjugués par les Turcs et les Tartares ? Encore ?... — « Point du tout; je vous l'ai dit : vous serez alors gouvernés par la seule philosophie, par la seule raison. Ceux qui vous traitaient ainsi seront tous des philosophes, auront à tous moments dans la bouche toutes les mêmes phrases que vous débitez depuis une heure, répéteront tous vos maximes, citeront tout comme vous les vers de Diderot et de la Pucelle.... »

On se disait à l'oreille : Vous voyez bien qu'il est fou (car il gardait toujours le plus grand sérieux). Est-ce que vous ne voyez pas qu'il plaisante ? et vous savez qu'il entre toujours du merveilleux dans ses plaisanteries. — Oui, reprit Champfort, mais son merveilleux n'est pas gai; il est trop patibulaire. Et quand tout cela arrivera-t-il ? — « Six ans ne se passeront pas que tout ce que je vous dis ne soit accompli... » — Voilà bien des miracles (et cette fois c'était moi-même qui parlais), et vous ne m'y mettez pour rien ? — « Vous y serez pour un miracle tout au moins aussi extraordinaire : vous serez alors chrétien. » — Grandes exclamations. — Ah ! reprit Champfort, je suis rassuré; si nous ne devons périr que quand la

Harpe sera chrétien, nous sommes immortels. — Pour ça, dit alors madame la duchesse de Grammont, nous sommes bien heureuses, nous autres femmes, de n'être pour rien dans les révolutions. Quand je dis pour rien, ce n'est pas que nous ne nous en mêlions toujours un peu, mais il est reçu qu'on ne s'en prend pas à nous, et notre sexe.... — « Votre sexe, mesdames, ne vous défendra pas cette fois, et vous aurez beau ne vous mêler de rien, vous serez traitées tout comme les hommes, sans aucune différence quelconque. » — Mais qu'est-ce que vous nous dites donc là, M. Cazotte ? C'est la fin du monde que vous nous prêchez. — « Je n'en sais rien, mais ce que je sais, c'est que vous, madame la duchesse, vous serez conduite à l'échafaud, vous et beaucoup d'autres dames avec vous, dans la charrette du bourreau, et les mains liées derrière le dos. » — Ah ! j'espère que dans ce cas-là j'aurai au moins un carrosse drapé de noir. — « Non, madame; de plus grandes dames que vous iront comme vous en charrette, et les mains liées comme vous. » — De plus grandes dames ! quoi ! les princesses du sang ?... — « De plus grandes dames encore.... » — Ici un mouvement très-sensible dans toute la compagnie, et la figure du maître se rembrunit ! On commençait à trouver que la plaisanterie était forte. Madame de Grammont, pour dissiper le nuage, n'insista pas sur cette réponse, et se contenta de dire du ton le plus léger : Vous verrez qu'ils ne me laisseront pas seulement un confesseur. — « Non, madame, vous n'en aurez pas, ni vous, ni personne. Le dernier supplicié, qui en aura un par grâce, sera.... » — Il s'arrêta un moment. — Eh bien ! quel est donc l'heureux mortel qui aura cette prérogative ? — « C'est la seule qui lui restera, et ce sera le roi de France. »

Le maître de la maison se leva brusquement, et tout le monde avec lui. Il alla vers Cazotte, et lui dit d'un ton pénétré : Mon cher M. Cazotte, c'est assez faire durer cette facétie lugubre; vous la poussez trop loin, et jusqu'à compromettre la société où vous êtes et vous-même. Cazotte ne répondit rien, et se disposait à se retirer, quand madame de Grammont, qui voulait toujours éviter le sérieux et ramener la gaieté, s'avança vers lui. — M. le prophète, qui nous dites à tous notre bonne aventure, vous ne nous dites rien de la vôtre. — Il fut quelque temps en silence et les yeux baissés. — « Madame, avez-vous lu le siège de Jérusalem dans Josèphe ? » — Oh ! sans doute; qu'est-ce qui n'a pas lu cela ? mais faites comme si je ne l'avais pas lu. — « Eh bien, madame, pendant ce siège, un homme fit sept jours de suite le tour des remparts à la vue des assiégeants et des assiégés, criant incessamment d'une voix sinistre et tonnante : *Malheur à Jérusalem ! malheur à moi-même !* et dans ce moment une pierre énorme, lancée par les machines ennemies, l'atteignit et le mit en pièces. »

Après cette réponse, Cazotte fit la révérence et sortit. — LA HARPE.

La divination jugée.

.... Les Arabes ne voient aucun accident de la vie, aucun phénomène naturel sans y attacher un sens prophétique et moral; est-ce un souvenir confus de cette première langue plus parfaite qu'entendaient jadis les hommes, langue dans laquelle toute la nature s'expliquait par toute la nature ? Est-ce une vivacité d'imagination plus grande qui cherche entre les choses des corrélations qu'il n'est pas donné à l'homme de saisir ? Je ne sais; mais je penche pour la première interprétation; l'humanité n'a pas d'instincts sans motif, sans but, sans cause; l'instinct de la divination a tourmenté tous les âges et tous les peuples primitifs; la divination a donc dû ou pourrait donc peut-être exister; mais c'est une langue dont l'homme aura perdu la clef en sortant de cet état supérieur, de cet Eden dont tous les peuples ont une confuse tradition; alors, sans doute, la nature parlait plus haut et plus clair à son esprit; l'homme concevait la relation cachée de tous les faits naturels, et leur enchaînement pouvait le conduire à la perception de vérités ou d'événements futurs. Car le présent est toujours le germe générateur et infaillible de l'avenir, il ne s'agit que de le voir et de le comprendre.

LAMARTINE.

Révélation de Cagliostro.

Dans sa lettre au peuple français, datée de Londres le 20 juin 1786, il dit que : « la Bastille sera détruite et deviendra un lieu de promenade. »

Le somnambulisme reconnu.

.... Je ne me guide jamais d'après la science, mais d'après ma conscience; je crois donc fortement aux faits magnétiques. Eh bien, oui, je crois qu'il y a des faits, je crois que la force magnétique augmente prodigieusement la force de vision de l'homme; je crois que ces faits sont constatés par un certain nombre d'hommes très-sincères et très-chrétiens. Je crois que la généralité de ces faits sont naturels; que par conséquent, il faut en rendre compte, et que jamais l'homme n'a manqué de la connaissance de ces secrets. Je crois que tout ce que nous avons vu dans le fond des temples du paganisme, à part la supercherie qui était manifeste, je crois que la magie et tant d'autres choses étaient tout simplement fondées sur la force magnétique.

Eh bien, oui, par une protestation divine contre les formules de la science, qui date d'Adam, Dieu a voulu que cette force existât, pour montrer au matérialisme qu'en dehors de la foi il y a cependant sur la terre des restes de la puissance adamique, des restes du paradis terrestre qui marquent la puissance de notre âme et prouvent qu'elle n'est pas tout à fait courbée sous le joug, qu'il y a quelque chose au delà de la mort. Oui, je crois à cela de tout mon cœur.

LACORDAIRE.

Fragment d'un discours inséré dans le *Journal du magnétisme*.

Signes célestes.

On lit dans divers journaux d'hier :

« L'orage qui a éclaté samedi sur Paris a produit un singulier phénomène. Un cuirassier qui était de faction au camp d'Ivry fut frappé de la foudre et renversé de sa monture. On croyait ce malheureux dangereusement blessé; il n'en était heureusement rien. Lorsque ses camarades le débarrassèrent de la cuirasse qui le couvrait, ils furent fort étonnés de voir des dessins réguliers que le feu du ciel y avait tracés. En les examinant on reconnut trois lettres parfaitement formées. Ces trois lettres étaient celles-ci : C, S, P. Une partie des curieux qui étaient présents traduisirent ainsi les caractères si singulièrement formés : *Cavaignac Sera Président*. »

Chant des travailleurs.

Air des Gueux (de Béranger).

Francs travailleurs,
Unissons nos cœurs :
Assez de douleurs !
Des jours meilleurs !

Sans se battre on peut s'entendre :
L'âge de fer doit finir.
Unis, nous pourrions attendre
La moisson de l'avenir.
Francs, etc.

Objets de notre tendresse,
Femmes, enfants et vieillards,
Partagez notre allégresse,
L'espoir luit dans nos regards !
Francs, etc.

En tête de notre histoire,
Travailleurs, nous inscrirons
Ce jour digne de mémoire,
Qui promet des jours féconds !
Francs, etc.

La république, sur terre,
Verra ses fils triomphants.
Elle aura, la bonne mère,
Du lait pour tous ses enfants.
Francs, etc.

L'on dit ton âme jalouse,
Peuple ! — Quelle iniquité !
Ouvriers, sous notre blouse,
Abritons la liberté !
Francs, etc.

Si ta voix est méconnue,
Liberté, fille du ciel,
Viens nous passer en revue,
Nous serons tous à l'appel !
Francs, etc.

Nous que la France soulage,
Frères, en un si beau jour,
Offrons-lui notre courage,
Notre sang et notre amour !

Francs travailleurs,
Unissons nos cœurs :
Assez de douleurs !
Des jours meilleurs !

AMÉDÉE THUILLIER.

18 juin 1848.

Le Directeur, AMÉDÉE THUILLIER.

Saint-Cloud. — Imprimerie de Belin-Mandar.